Ami du Clergé du 14 août 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'instructions dominicales. — **XXVIII.** 12e Dimanche après la Pentecôte : L'amour du prochain condition de la vie éternelle, 285. — **XXIX.** 13e Dimanche : La reconnaissance, 286. **XXX.** 14e Dimanche : Vraies et fausses préoccupations, 287. — **XXXI.** 15e Dimanche : Jésus ressuscite les morts, 289.
Saint Augustin (28 août). — Les artisans de sa conversion, 290.
Nativité de la Sainte Vierge. — L'aurore de la Rédemption, 291.

PLANS D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XXIX
12e Dimanche après la Pentecôte

Sur l'Evangile (Luc, x, 23-37)

L'AMOUR DU PROCHAIN,
CONDITION DE LA VIE ÉTERNELLE

Bien connu, en tant qu'évangile du Bon Samaritain, le passage de S. Luc de ce dimanche requiert une attention toute particulière, tant pour le sujet lui-même que pour les circonstances qui entourent la parabole.

Il serait souhaitable, préalablement, que tous les auditeurs soient dans la disposition des apôtres ce jour-là : qu'ils s'estiment favorisés puisqu'ils connaissent avec précision le message de Jésus et ses consignes de vie. Les connaissant, étant décidés à les observer, et assurés de l'aide efficace de Jésus pour cela, ils sont en situation privilégiée pour faire leur salut et « réaliser » leur vie au mieux de la volonté de Dieu, donc de leur intérêt vrai : « Heureux ceux qui entendent ce que vous entendez », pourrait-on dire d'eux, en transposant la parole du Christ à ses disciples (℣℣ 23-24).

Du moins faut-il pour cela que chacun se pose une question et qu'il soit décidé à suivre sans faillir la réponse du Maître. Est-ce si simple ?...

I. — *Une question fondamentale*

1. — *Dans l'Evangile :*

a) Son objet : capital irremplaçable : « Que dois-je faire pour avoir la vie éternelle en partage ? » (℣ 25). Cette question engage, en effet, le sens et la valeur de la vie, que l'on risque, faute d'une réponse assurée, de perdre. Que sert dans ce cas à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre sa vie, à la gâcher ? (Mat., xvi, 26).

b) celui qui la pose : il n'est pas sincère ; s'il interroge, c'est « pour embarrasser » Jésus (℣ 25). Et, embarrassé lui-même par la première réponse du Maître, qui le compromet, il interrogera à nouveau « voulant se justifier » (℣ 29). Peine perdue : Jésus l'acculera à un aveu, sinon à un changement de conception et de vie ; il devra avouer au moins qu'il a compris, après une explication imagée qui, pour un esprit intelligent comme il se prétend, ne laisse plus de place au doute ; il ne pourra plus ignorer ce que signifie : aimer le prochain.

2. — *Dans notre vie :*

a) nous posons-nous réellement cette question ? Cherchons-nous la vie éternelle, et demandons-nous vraiment à celui que nous savons depuis notre enfance être porteur de la réponse, de nous répondre ? — En fait, cette réponse, il nous l'a fait redire de multiples fois déjà ; mais n'a-t-elle pas glissé sur nous comme la pluie sur un tissu imperméable, sans pénétrer ?

b) quelles sont, en effet, *nos dispositions ?* Ne sommes-nous pas décidés à n'entendre la vérité que d'une oreille qui se refuse au fond, à la recevoir ; comme le malade qui redoute d'entendre son médecin, de peur d'entendre un verdict grave ou l'obligation d'un sévère changement de régime ? — Si telles sont nos dispositions, négligentes, indifférentes ou même fermées à la question de notre salut et du sens de notre vie, inutile d'écouter davantage.

Mais c'est l'heure d'être sincère, ouvert et bien décidé. Le « Maître » parle, celui qui sait et qui aide à tenir les décisions prises en vue d'une vie meilleure, préparant à celle du ciel.

II. — *Une réponse générale*

1. — *Paroles de Jésus :* Ce qu'il faut faire pour avoir la Vie éternelle ? — c'est écrit dans la Loi.

En d'autres termes :

a) rien de secret ni de nouveau ; point n'est besoin d'une révélation particulière du Fils de Dieu, puisque Dieu a pris soin depuis longtemps de faire savoir aux hommes ce qu'il attendait d'eux : la fidélité de leur service dans l'amour total.

b) c'est écrit en toutes lettres *dans les commandements.* Le Décalogue a été gravé sur des pierres : il est lisible et ineffaçable. Encore faut-il qu'il soit inscrit dans les cœurs et les volontés.

c) On notera l'ampleur illimitée de l'observance du *commandement qui sauve : aimer Dieu* « de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, de tout son esprit » (℣ 27).

Ce commandement implique tous les autres, il les résume mais aussi les exige (Mat., xxii, 36-40). Et Jésus, en des circonstances analogues en rappelle l'exigence au jeune homme riche qui voulait, lui aussi, savoir comment on possède la vie éternelle (Mat., xix, 16-19).

2. — *Notre comportement :*

a) Nous savons bien ce qu'il faut faire ; pourtant n'oublions-nous pas souvent que Dieu nous a tout dit sur la question de notre salut ? Il faut comprendre que toute la lecture de l'Evangile, toute exigence exacte des ministres de l'Eglise en notre endroit (pape, évêque, notre curé, notre confesseur, notre aumônier d'Action catholique...) exprime pour nous ce rappel de la volonté de Dieu. Ouvrirons-nous enfin sérieusement notre volonté à cet appel de Dieu ?

b) Que demande Dieu ? — L'observance des commandements. Ceux de Dieu, l'Eglise les complète par les siens ; liste de commandements jadis apprise peut-être sans la comprendre, décriée ou déniée par nous maintenant. Non, il ne s'agit pas de législation tatillonne, qui paralyserait la liberté ; mais d'une volonté que Dieu a pris soin de faire détailler à notre usage ; son seul but est de nous épanouir dans la pleine possession de notre vraie destinée, et de libérer nos volontés dans l'amour : « aime Dieu de tout ton être ».

III. — *Une réponse spéciale :*
Extension du commandement d'amour

1. — *La doctrine de l'Evangile :*

a) aimer Dieu de tout son être, « et le prochain comme soi-même », ajoutait déjà la vieille Loi donnée à Moïse, en quoi elle était si neuve et si révolutionnaire par rapport à toutes les morales des peuples an-

ciens. Jésus n'a fait que reprendre ce commandement à son compte, disant ce second commandement en tout égal au premier et résumant à eux deux toute la Loi (Mat., XXII, 39-40).

b) Etrange extension, dira-t-on ; le prochain n'est pas Dieu ! — réponse de S. Jean : « Personne n'a jamais contemplé Dieu ; si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous... Si quelqu'un dit : J'aime Dieu et a de la haine pour son frère, c'est un menteur : *celui qui n'aime pas son frère* qu'il voit ne saurait aimer Dieu qu'il ne voit pas » (I Jo., IV, 12-20).

En d'autres termes, Dieu a placé les « autres » près de nous pour qu'ils soient l'objet visible qui nous sollicite constamment à aimer Dieu « non des lèvres (c'est trop facile) mais en actes » (I Jo., III, 18).

c) Mais *qui est le prochain ?* Telle est la question insidieuse du légiste ; n'est-elle pas souvent celle de tous les chrétiens ? — réponse de Jésus : la *parabole du Samaritain.* On pourra la commenter avec quelques détail ; l'essentiel, pour en saisir toute la portée, est de noter la vigueur très spéciale de l'exemple volontairement choisi par Jésus. Le seul qui s'occupe vraiment du blessé, c'est le Samaritain, d'une race honnie des Juifs, plus que tout autre étranger. Il était inconcevable qu'un Juif convenable parle à un Samaritain (Jo., IV, 9) et réciproquement.

Jésus affirme : du blessé à tous les passants, fussent-ils ou non frères de race ou même ennemis, il n'y avait *aucune distance :* misérable, dans le besoin, gisant sur une route où les passants ne pouvaient pas ne pas le voir, ce blessé était leur prochain.

d) différentes attitudes : en présence du prochain qui a besoin d'aide, c.-à-d. de Dieu qui réclame un acte d'amour, diverses réactions :

— *les indifférents :* c'est le moins qu'on puisse dire du prêtre et du lévite, dont l'exemple est chargé d'une terrible condamnation : ceux-là même qui font profession du culte de Dieu lui disent non dans l'appel de la souffrance ; ceux-là même qui étudient et enseignent la Loi oublient de la mettre en pratique : Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

— *Celui qui vient en aide ;* il est *compatissant* (℣ 33) : il laisse monter en lui un sentiment de compassion ; il répond, en somme, à l'appel de Dieu ; — *réaliste :* il ne console pas seulement par de bonnes paroles, mais il prend les dispositions indispensables pour soulager le malheureux ; — et *persévérant :* il n'aide pas un instant, parce que l'appel de la détresse est immédiatement poignant : il reviendra (℣ 35).

2. — *Applications personnelles : à nous s'adresse la réponse du Christ.*

Puisque nous avons accepté de poser la question : « Toi aussi, fais de même » (℣ 37) précédé de : « Va » = agis ainsi dans la réalité quotidienne de ta vie ordinaire ; c'est là que Dieu attend ton amour, dans la misère du prochain ; plus que dans le silence nécessaire de tes oraisons.

On ne peut développer tous les aspects concrets de la doctrine de la charité fraternelle, fondamentale dans la vie chrétienne, et qui remplit tout l'Evangile. On suggérera donc quelques réflexions pratiques amorcées par la parabole elle-même.

a) le prochain n'est pas loin : il nous tend la main, il nous coudoie journellement : époux, enfants, voisins, collègues, domestiques, commerçants.

b) le prochain qu'il faut aimer d'abord est *celui qui est dans le plus grand besoin :* détresse spirituelle (ignorance de Dieu, du sens de la vie, de la morale élémentaire) ; détresse morale (perte du bonheur, du goût de vivre, de travailler, de s'éduquer...) ; détresse matérielle : on en connaît les multiples cas ; insister encore sur les cas actuels (salaires insuffisants, logement...).

c) même nos ennemis sont le prochain : ceux qui nous ont fait du tort *(sicut et nos dimittimus...)* ou les ennemis de famille, ou les ennemis nationaux *(diligite inimicos,* Mat., V, 44). Pas de classe ni de race pour un chrétien : le nord-africain en détresse, c'est Dieu qui demande de l'aide, c'est « le Christ à soulager ».

d) aimer le prochain en l'aidant :

— *avec réalisme,* et pas seulement des lèvres (II[a] Jo., III, 18) ;

— *en s'y engageant,* voire en s'y compromettant : le Samaritain y a mis de sa fortune ; pour nous, cela pourra exiger du temps, la perte d'aisance, de place, de tranquillité ; peu importe... ;

— *avec persévérance,* et pas seulement une fois en passant : il y aura toujours des pauvres parmi nous ; et comme la fait remarquer la Semaine Sociale de Dijon, les dimensions du monde diminuent de nos jours à ce point que la détresse matérielle des hommes des antipodes est un appel du « prochain » auquel nous n'avons pas le droit de rester insensibles.

* *

En conclusion : pour avoir part à la vie éternelle, nul besoin d'être savant, intelligent, ni même de savoir son catéchisme par cœur ou de recevoir des révélations : il suffit, par fidélité à l'exigence de Dieu, de répondre sans réserve à tout appel du prochain. « Le sang du pauvre passe par notre cœur » (R. P. Sommet, *Semaine sociale de Dijon).* « Aime le prochain comme toi-même » (Décalogue). « Si tu veux la vie éternelle, agis comme le Samaritain : Va, toi aussi, fais de même ».

XXIX

13[e] Dimanche après la Pentecôte

Sur l'Evangile (Luc, XVII, 11-19)

DE LA RECONNAISSANCE, A PROPOS DE LA GUÉRISON DE DIX LÉPREUX

Voilà un miracle de N.-S. qui comporte autant de leçons qu'une parabole.

I. — *Dons de Jésus*

1. — *Dans l'Evangile :*

a) dans le miracle présent : guérison physique, instantanée ; on notera toutefois que le Christ ne semble pas agir directement : il ordonne seulement aux lépreux d'aller se montrer aux prêtres, et c'est là que se produira le miracle.

La lèpre était très répandue en Orient à cette époque ; on en connaît les hideuses conséquences ; le danger de contagion faisait mettre les lépreux, comme des parias, au ban de la société. On les isolait, on les fuyait, on les laissait mourir à petit feu sans leur porter secours.

Ces détails sont importants pour comprendre toute la portée du geste de compassion libérateur du Christ à l'endroit de ces pauvres gens. Il fait pour eux ce que personne ne voulait tenter, et ce que, à cette époque du moins, aucun médecin si dévoué qu'il fût, n'était capable de faire : guérir de la lèpre.

b) ainsi Jésus multipliait-il ses cadeaux divins en faveur de ses compatriotes, ou du moins de ses contemporains, soulageant toutes les misères. Non seulement les misères physiques, les fièvres du corps (comme la belle-mère de S. Pierre ; Luc, IV, 38-39), mais les fièvres de la passion dans les âmes assoiffées : « Si tu connaissais le cadeau de Dieu, c'est toi qui lui aurais demandé à boire, et il t'aurait donné de l'eau vive » (Jo., IV, 10), disait Jésus à la femme de Samarie, qui n'avait pas d'eau, mais surtout pas de morale.

2. — *Pour tous les hommes :*

a) Les dons du Christ ne se sont pas limités aux guérisons physiques ou aux apaisements moraux qu'il a prodigués durant sa vie terrestre.

La lèpre, pour les Juifs, était l'image du péché et de ses effets dans les âmes : 1° le péché est comme un chancre de l'âme, qu'il ronge peu à peu, l'alanguissant jusqu'à en mourir ; — 2° il était apparemment sans guérison possible ; — 3° tous les hommes, depuis la première faute complétée par chacune des leurs, étaient rejetés de la société de Dieu, sans espoir de libération, comme des parias et des condamnés.

Le Christ est venu, guérisseur divin de la lèpre des âmes. Le médecin ? — c'est lui en vertu de sa toute-puissance divine et de la volonté de son Père. Le remède ? — son sang rédempteur qui efface et rénove. L'application du remède ? — Au baptême. et au confessionnal notamment ; à nous aussi le Christ dit alors : va te montrer au prêtre, il te guérira en mon nom.

b) ce don est multiplié depuis la Rédemption pour tous les hommes. Il est multiplié par le Christ pour nous à longueur de jours et d'années. Toutes nos actions sont soutenues et vivifiées par lui pour demeurer dans la droite ligne de la volonté du Père, et être sanctifiantes.

Quel remède plus extraordinaire que celui qui, de pécheurs, nous fait fils de Dieu ? Quel médecin plus dévoué jusqu'à la prodigalité que Jésus sans cesse penché sur la lèpre de nos âmes ?

II. — *Reconnaissance envers Jésus*

Evoquer la reconnaissance sincère des hommes envers un grand bienfaiteur de l'humanité, particulièrement un médecin inventant un remède nouveau : Pasteur et ses découvertes ; le Dr Roux ; le professeur Fleming et la pénicilline ; le fameux Dr Schweitzer.

Quelle est, en réponse aux bienfaits du Christ, l'attitude de ceux qui en bénéficient ?

1. — *Dans l'Evangile :*

a) Des dix lépreux, un seul vient remercier, et avec quel enthousiasme (℣℣ 15 et 16) ! Jésus ne refuse pas cette marque de reconnaissance ; il signale, sans amertume, mais en la réprouvant nettement, la flagrante ingratitude des neuf autres.

b) Ailleurs, dans la vie de Jésus, alternent ainsi et les grands enthousiasmes, et les ingratitudes les moins admissibles. Signalons quelques cas : 1° la reconnaissance du démoniaque de Gérasa, délivré d'une légion de démons (Marc, v, 18-20), celle de Madeleine, elle aussi libérée (Luc, VIII, 2), de la Samaritaine éclairée et apaisée (Jo., IV, 39), de l'aveugle-né si étonnamment guéri (Jo., IX, 24-27). — 2° au contraire bien des malades guéris en foule par Jésus repartent chez eux satisfaits, mais oublieux. La foule délirante du jour des Rameaux sera toute prête le Vendredi Saint à réclamer la mort de Jésus et la libération du bandit ; et les Douze, choisis, privilégiés, communiés et ordonnés prêtres, fuiront quelques heures après la Cène, leur Maître arrêté.

2. — *Pour tous les hommes :*

a) se garder de blâmer les ingrats de l'Evangile : leur nombre est sans doute proportionnellement moindre que parmi nous. Sans faire aucune statistique, qui aurait pour effet de nous faire dénombrer les ingratitudes des autres et non les nôtres, vérifions notre propre comportement.

Les dons du Christ sont quotidiens et innombrables : y pensons-nous ? 1° Son plus grand cadeau, c'est le don de sa vie pour nous, par amour sur la croix : or, Jésus s'est douloureusement plaint à Ste Marguerite-Marie que ce cœur qui a tant aimé les hommes en soit si peu aimé. Et bien souvent, même après des grâces explicites obtenues, quelle indifférence de notre part !

— 2° On objectera que bien de nos prières sont restées sans réponse : c'était de fausses prières, trop matérielles ou trop intéressées. A ceux qui frappent, le Christ ouvre toujours : et si des hommes, même instinctivement égoïstes, ne refusent pas un morceau de pain à l'affamé, à plus forte raison Dieu et son Fils ne laissent-ils aucun besogneux dans la détresse (Luc, XI, 9-13).

— 3° Enfin, devant le spectacle de celui qui non seulement nous a indiqué le chemin de la vie éternelle, donné le moyen d'y parvenir, nourris pour que nous y marchions sans défaillance, mais qui est mort comme un maudit sur un gibet d'infamie pour nous sauver, nous n'aurions qu'indifférence ?

3. — *Mais que faut-il faire ?*

C'est la vraie question. 1° Le Christ ne réclame pas notre reconnaissance ou notre fidélité par vaine complaisance. Il n'attend pas non plus, comme on le fait trop souvent à l'endroit des victimes héroïques de nos libérations, des honneurs creux et factices, ou de verbeuses promesses de fidélité à leur esprit et à leur exemple.

— 2° Il attend *un engagement.* Ce fut le cas de Madeleine : convertie, elle suit le Christ partout, dévouée à lui corps et âme. Le cas du démoniaque de Gérasa : Jésus ne voulut pas de son offre généreuse de le suivre, mais il se fit prédicateur dans sa patrie (Marc, v, 18-20 ; Luc, VIII, 38-39). Le cas aussi du brave homme guéri de sa cécité, et qui se fait intrépide adhérent de Jésus. Et ici, le lépreux guéri, parce qu'il vient reconnaissant, reçoit de Jésus un don bien meilleur : la foi et le salut de son âme (Luc, XVIII, 18-19).

— 3° Telle est l'attitude qui nous est demandée :

— croire en Jésus, qui nous sauve et multiplie pour nous ses grâces ;

— admettre ses exigences morales sur notre vie, qu'il invite sans cesse à une conversion et à un dépassement ;

— clamer inlassablement, sous toutes les formes par lesquelles cette « prédication »sera efficace, à tous ceux qui nous entourent ce que le Christ a fait vour nous ; en d'autres termes, *porter témoignage* pour le Christ dans notre milieu de vie familiale, professionnelle, civique ; et cela qui que nous soyons, homme ou femme, jeune ou vieux, savant ou inculte : n'est-ce pas ce qu'a fait la Samaritaine, qui ayant rencontré par hasard le Christ qui l'attendait, ayant reçu de lui ce don divin de la paix et de la grâce, est retournée chez elle dire à tous ceux qu'elle connaissait ce que le Christ avait fait pour elle : grâce à elle, une partie du pays se donna à Jésus ?

C'est donc une reconnaissance active que le Christ attend, et même exige, de nous.

* *

En conclusion : *l'exemple de la Sainte Vierge.* Jamais la lèpre du péché ne l'a effleurée, parce que Dieu l'en préserva. Jamais le Christ n'eut à payer de sa vie pour réparer une quelconque faute personnelle de Marie. Y eut-il cependant âme plus inlassablement reconnaissante envers son Dieu ? Son *Magnificat* devrait être notre prière quotidienne, joint pour nous, au *Miserere.*

XXX

14e Dimanche après la Pentecôte

Sur l'Evangile (Matthieu, VI, 24-34)

VRAIES ET FAUSSES PRÉOCCUPATIONS

Voici une des plus limpides pages de l'Evangile. Qui ne comprendrait une argumentation aussi clairement exprimée, rythmée presque comme pour être ré-

citée par des enfants, et fondée sur les plus simples exemples empruntés à la nature ?

On se gardera toutefois de tomber dans la facilité d'une homélie moralisante. D'autre part, un pessimisme systématique en face de la conduite des hommes et des principes du monde, ne serait pas dans la ligne exacte des paroles si importantes du Sauveur prononcées en cette occasion. Jésus veut rappeler aux chrétiens, et, par eux, à tous les hommes, la place du surnaturel dans la vie naturelle, la place de Dieu dans nos vies. Ce point de vue n'est pas courant, même chez les meilleurs chrétiens. On s'efforcera donc, à la suite de Jésus, de dissiper quelques illusions ; puis de chercher la vraie conduite à tenir, qui doit être guidée par un sentiment de dépendance envers Dieu.

I. — *Illusions des hommes*

1. — *Mirages :* N.-S. dénonce ici quelques illusions courantes parmi les hommes ; ce sont des illusions de puissance.

1° *dans le domaine physique :*

— *a)* croire que l'on ne dépend que de soi pour vivre. Illusion normale chez l'homme qui produit, puis consomme directement ou indirectement le fruit de son travail. Illusion puissamment accrue de nos jours où les progrès techniques rendent l'homme beaucoup moins tributaire des contingences de la terre, du sol, des saisons.

— *b)* Croire que l'on est tout-puissant sur le domaine de la vie et de la santé. C'est l'illusion de ceux dont la santé est bonne ; celle aussi de ceux qui, légitimement confiants dans les progrès de la médecine, en attendent l'invulnérabilité à la maladie, voire le recul définitif de la mort. L'illusion également de ceux qui suivent avec un intérêt passionné les recherches biologiques contemporaines : là où l'homme (même athée) était jusqu'à ces dernières années obligé de s'admettre dépendant de forces supérieures, il semble acquérir maintenant une puissance sur la vie (traitement hormonal, prédétermination des sexes, fécondation artificielle...) : toutes ces avenues qui s'ouvrent à la recherche et conduisent déjà à une pratique courante ne tendent-elles pas à suggérer à l'homme qu'il ne dépendra bientôt plus que de lui et de sa raison autonome ?

— *c)* Le Christ répond d'un mot : « Qui d'entre vous peut, en y prenant peine, ajouter une seule coudée à la longueur de sa vie » ? (ou : « à sa taille ») (℣ 27).

2° *dans le domaine moral et religieux :*

l'autonomie d'une raison qui se croit toute-puissante, et les progrès apparemment indéfinis de la science et de la technique conduisent les hommes à se passer de loi morale (pas de contrôle au-dessus de soi) et de Créateur : l'homme est lui-même le créateur, et tout le progrès est son œuvre. Optimisme illimité dans l'homme et dans le progrès, qui fut cause de déchristianisation tant au XVIII[e] siècle (l'Encyclopédie), qu'au XIX[e] (Scientisme, positivisme), qu'au XX[e] (laïcisme retardataire, amoralisme conséquence du primat d'une technicisation athée).

Faute de voir clair dans l'évolution du monde actuel, nombre de nos contemporains risquent de perdre le chemin du surnaturel, certains chrétiens entre autres.

2. — *Les maîtres de l'heure :* N.-S. dénonce un autre danger : croire pouvoir servir à la fois deux maîtres, dont l'un serait Dieu. Qu'en est-il pour nos contemporains ?

a) La toute-puissance matérielle : c'est le « Mammon » de l'Evangile, la puissance de l'argent, ou de toute monnaie d'échange : « richesses iniques » (Luc, XVI, 9) les appelle Jésus ; non qu'elles soient mauvaises en elles-mêmes, mais par l'usage que les hommes en font, y sacrifiant leurs préoccupations, le sens de la justice, le temps même qu'ils devraient consacrer à des œuvres de l'esprit, voire leur moralité et leur âme. (Les développements illustrés d'exemples concrets seront aisés sur ce point.)

Réponse du Christ : « Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent » (℣ 24) ; et, d'autre part : faites servir votre argent à la gloire de Dieu pour le salut de votre âme dans l'aide au prochain : c'est la parabole de l'intendant habile : « Faites-vous des amis avec ces biens mauvais » (Luc, XVI, 1-9).

— *b) Les maîtres temporels :* tout César qui tend à se substituer à Dieu, en accaparant le service des hommes : depuis les formes les plus outrées de la tyrannie qui, tôt ou tard, entrent en lutte ouverte contre la morale chrétienne (Empire romain, Napoléon, Hitler ou Staline...) et en arrivent vite à exiger des sujets un culte qui n'est réservé qu'à Dieu ; jusqu'aux formes apparemment plus bénignes de domination sur les hommes qui, du plan politique, dévient rapidement jusqu'à imposer une morale ou une option spirituelle.

Réponse du Christ : « Nul ne peut servir deux maîtres : ou bien il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre » (℣ 24).

— *c) Les guides d'idées :* ils sont parfois très dangereux, non seulement pour les disciples enthousiastes qu'ils détournent de la révélation vraie, mais pour tous ceux chez qui, à la longue, ces idées fausses se diffusent. Ils asservissent les esprits et les corrompent.

Mise en garde du Christ : « Ne craignez rien de ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme. Craignez plutôt celui qui peut faire périr corps et âme dans la géhenne » (Mat., X, 28).

II. — *Inquiétudes des hommes*

Fait étrange : au fur et à mesure du progrès humain, l'homme devient à la fois plus optimiste et plus inquiet. Le Christ a répondu, dans l'Evangile, et à l'excès d'optimisme et à l'excès d'inquiétude.

1. — *Inquiétudes concernant les biens matériels :*

— *a)* « Que mangerons-nous ? » — des millions d'êtres humains se posent quotidiennement cette question angoissante ; elle a pu nous atteindre nous-même un jour ou l'autre. En général — « que boirons-nous ? — ou de quoi nous vêtirons-nous ? » (℣ 31), chacun est en souci pour sa propre subsistance et celle de ceux qu'il a en charge.

— Le Christ ne dit pas que ce souci soit illégitime, ni qu'il ne faille pas travailler ou économiser prudemment. Mais il assure que nos préoccupations seraient vaines sans la vigilance active du Tout-Puissant : « Votre Père céleste sait que vous en avez besoin » (℣ 32). Et l'exemple si limpide des oiseaux du ciel, et des lis des champs.

— *b)* « Comment vivrons-nous ? » comment se maintenir en santé, ou retrouver la santé ? comment fuir la mort ? — Ces inquiétudes nous atteignent tous un jour ou l'autre ; elles paralysent certains ; elles empêchent de bons chrétiens d'être totalement abandonnés à la volonté du Père.

— Réponse du Christ : « ne vous inquiétez pas pour votre vie » (℣ 25).

2. — *Inquiétudes plus générales.*

— *a)* souci exagéré pour l'avenir des siens ; la santé ou le succès de ses enfants, la réussite d'entreprises... Que de prières qui n'ont que ce seul motif, tellement mesquin et si loin des grandes orientations de la vraie prière chrétienne !

— *b)* crainte de catastrophes personnelles (échec, ruine, pertes des biens), ou familiales, ou nationales (hantise paralysante de la guerre...).

Toutes ces inquiétudes, qui au point de départ peuvent être légitimes, deviennent très vite exagérées, et, pour un chrétien, proprement inadmissibles. Pourquoi ?

III. — *Certitudes et confiance du chrétien*

1. — *Hiérarchie des vraies valeurs.*

Bien souvent on n'a pas compris qu'il fallait, d'abord, se préoccuper de l'acquisition des vraies valeurs, celles qui sont indispensables à l'homme pour entrer dans la vie éternelle.

Esquissons un classement :

1° la grâce, l'absence du péché, l'amitié de Dieu. (Blanche de Castille à son fils : « J'aimerais mieux vous voir mort que de vous savoir l'âme souillée par un péché mortel. »)

2° le reste n'est qu'un moyen pour atteindre le but vrai de la vie : en ordre décroissant : qualités d'âme et d'intelligence ; santé physique ; situation et argent.

— Conseil du Christ : ne vous inquiétez pas pour votre vie... ; ne vous inquiétez pas pour demain : demain s'inquiétera de lui-même ; à chaque jour suffit sa peine (℣℣ 25 et 34).

— *A qui donc s'en remettre ?* A celui qui :

1° sait mieux que nous ce dont nous avons besoin : car il voit plus juste et plus loin : « tout cela les païens s'en préoccupent, mais votre Père céleste sait que vous en avez besoin » (32).

2° peut nous donner ce dont nous avons besoin :

a) la preuve ; il le fait pour d'autres : oiseaux, fleurs des champs.

— *b)* or nous valons plus que ces êtres, plantes ou animaux (quelle splendide leçon sur la valeur de l'homme aux yeux de Dieu ; et quelle réponse aux païens qui ne croient pas à « l'éminente dignité de la personne humaine », toujours revendiquée par le christianisme, auquel pourtant ils reprochent d'avilir l'homme ! « ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux? » (℣ 26).

3° est un « Père » pour nous, donc soucieux, attentif, compatissant : cf. leçon évangélique sur la prière : « Quel est celui d'entre vous auquel son fils demanderait du pain et qui lui remettrait une pierre ?... Si donc, tout mauvais que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il ce qui est bon à ceux qui le lui demandent ! » (Mat., VII, 9 et 11).

C'est la « Providence » de Dieu. Une piété affadie a parfois abusé de ce terme; le chrétien qui croit à la Providence oriente résolument sa vie vers l'essentiel.

3. — *Attitude du croyant :*

1° Il met son souci primordial dans l'acquisition sûre des vrais biens : grâce divine, sainteté, salut éternel : « cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice... » (℣ 33).

Ce n'est pas un repli de sécurité bourgeoise, ou un subtil égoïsme spirituel : car s'il cherche la sainteté, le chrétien sera inquiet et actif pour le salut de tous les autres, et jamais en repos s'il les sait manquer même des biens matériels indispensables.

2° Il travaille, gère prudemment ses affaires, surtout si le légitime intérêt des autres y est engagé. Mais il n'est pas inquiet, confiant qu'il est (malgré toutes les apparences ou tous les conseils si différents qu'il reçoit du monde) en la puissance vigilante de Dieu. Il demande tous les jours au Père son « pain quotidien », et il est assuré de le recevoir tel que Dieu le veut pour lui puisque la chose est promise : « tout le reste [du nécessaire] vous sera donné [par Dieu] par surcroît » (℣ 33).

3° C'est ainsi que le vrai croyant vit dans la paix et l'attente du royaume de Dieu définitif, tout en travaillant sans cesse à l'amélioration du monde présent. Les grands saints en donnent un magnifique exemple : silencieux enfermés dans leur cloître (Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus) ou grands réalisateurs de la charité (S. Vincent de Paul, S. Jean Bosco, le P. Chevrier...), ils ont placé tout leur souci dans le développement du royaume de Dieu et l'acquisition de la sainteté et Dieu leur a donné tout le reste par surcroît ; fût-ce au prix de ce que nous appelons un miracle, et qui n'est qu'une facile intervention de Dieu dans un monde dont les lois ont été établies par lui, et dont il peut aisément se dispenser.

4° Ceci prouve que quiconque veut vivre selon les principes de l'Evangile jouit, dès ici-bas, des promesses évangéliques ; et il est assuré pour l'autre monde de la vie éternelle. Il est en paix. Le Christ lui a donné sa paix. Il lui suffit d'avoir la foi, une foi qui ne sort pas seulement des lèvres, mais une foi qui transforme sa vie, qui transporte les montagnes (Mat., XVII, 20, XXI, 21), qui fasse accepter sans trembler de marcher sur l'eau du lac si le Christ y appelle certainement (Mat., XIV, 27-31)

* *

Mais trop de chrétiens inquiets, soucieux, agités se refuseront, aujourd'hui encore, à trouver la paix qu'ils cherchent dans les leçons lumineuses de cet évangile, parce qu'ils sont « gens de peu de foi » (℣ 30). Qu'en est-il de chacun de nous ?

XXXII

15e Dimanche après la Pentecôte

Sur l'Evangile (Luc, VII, 11-17)

JÉSUS RESSUSCITE LES MORTS

(Plan sommaire)

La scène n'offrant pas de difficulté majeure d'interprétation, on pourra en trouver occasion pour expliquer aux fidèles toutes les leçons à tirer des résurrections de morts par N.-S., notamment celle de Lazare qui n'est jamais lue le dimanche.

I. — *Un fait : Jésus a redonné la vie à des morts*

1. — *Les résurrections mentionnées dans l'Evangile.*

1° Le fils de la veuve de Naïm ;
2° la fille de Jaïre (Luc, VIII, 49-56) ;
3° Lazare (Jo., XI, 11-44).

2 — Ces *cas* sont *incontestables :* les récits abondent en détails concrets prouvant la cessation de la vie : ici, on conduit le jeune homme en terre (℣ 12) ; Lazare était au tombeau depuis quatre jours, déjà en voie de décomposition ; les pleureuses et le personnel funèbre avaient envahi la chambre chez Jaïre (Marc, V, 38-39).

b) La réalité du retour à la vie :

— on donne à manger à la fille de Jaïre, qui va et vient normalement (Marc, V, 42-43) ;

— on rend ici à sa mère le fils vivant, et tous en sont témoins (Luc, VII, 15-17) ;

— Lazare reprend une vie normale, et les ennemis même de Jésus veulent le faire disparaître, parce que témoin gênant (Jo., XII, 9-10).

II. — *Portée de ce fait*

1. — *Une consolation aux familles ?*

a) on pourrait le croire : — Jésus ressuscite le jeune homme de Naïm dans un mouvement de pitié, nous dit S. Luc (℣ 13) pour cette femme particulièrement affectée par ce deuil, puisque c'est son unique fils, et qu'elle est veuve ;

— il redonne la fille de Jaïre à sa famille après en avoir été supplié ;

— et surtout, il semblerait que ce soit par amitié pour Marthe et Marie, et par concession à sa propre affection pour Lazare qu'il a ressuscité celui-ci.

b) En fait, ce motif est loin d'être le principal ; et la consolation naturelle eût été bien illusoire, puisque

ce réveil à la vie n'était évidemment pour ces morts qu'un répit.

2 — *Une manifestation de puissance :* ce faisant, Jésus prouve sa puissance divine :

— on le comprend ainsi à Naïm puisqu'on s'écrie : « Un grand prophète a visité son peuple » (ỳ 10).

— Marthe et Marie avaient fait un acte de foi en la puissance de Jésus, acte incomplet certes mais réel : « Si vous aviez été là, il ne serait pas mort » (Jo., xi, 21).

3. — Jésus voulait donner par là *une double leçon*

1° Préparer les esprits à admettre la possibilité de *sa propre résurrection* après une mort incontestable et trois jours au tombeau et à comprendre, dans la foi, toute la portée divine de ce miracle.

2° Préparer les esprits à admettre le *dogme de la résurrection des morts* et à chercher là le motif de leur fidélité à Dieu ici-bas, de leur espérance pour l'au-delà, et même d'une vraie consolation devant le drame de séparation qu'est la mort d'un être cher.

4. — D'où il suit que l'évangile de ce jour, loin d'être pour ceux qui sont en deuil un motif de s'abîmer plus profondément dans la douleur, en se disant que si le Christ jadis a ressuscité quelques morts, maintenant il ne le fait plus jamais et n'a plus pitié des cœurs en deuil, — doit au contraire leur faire comprendre combien la certitude de la résurrection définitive est la vraie consolation du chrétien : « Nous ne voulons pas, m. f., vous laisser dans l'ignorance au sujet des morts afin que vous ne vous affligiez pas comme les autres qui n'ont pas d'espérance. Si, en effet, nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, il en sera de même de ceux qui seront morts en Jésus : Dieu les réunira à lui » (S. Paul, Ire aux Thes., iv, 13-14).

— Et pour tous cette scène doit inciter à vivre comme des voyageurs en marche vers la vie éternelle, usant de ce monde comme n'en étant pas.

SAINT AUGUSTIN
(28 août)

LES ARTISANS DE SA CONVERSION

Quand on retrace la conversion de S. Augustin, on ne s'intéresse guère qu'à ses phases apparentes, et fort peu à ses promoteurs : sainte Monique, sa mère ; S. Ambroise, évêque de Milan, et surtout Dieu. On peut caractériser brièvement le rôle de chacun d'eux en adoptant la formule de S. Paul : Ste Monique a planté, S. Ambroise a arrosé, et Dieu a donné la croissance.

I

La liturgie même de la messe de Ste Monique nous rappelle la part qu'elle a prise à la conversion de son fils : « O Dieu qui avez miséricordieusement agréé les pieuses larmes de la bienheureuse Monique, dans la conversion de son fils, Augustin... » L'histoire nous la montre une pieuse chrétienne, animée de l'esprit de foi et riche d'espérance. Les expériences de la vie familiale contribuent à la rendre, de jour en jour, plus sainte. Autour du petit Augustin, elle crée une atmosphère religieuse ; elle le fait inscrire au nombre des catéchumènes. Il est marqué du signe de la croix et reçoit le sel symbolique ; il entend « parler de la vie éternelle à nous promise par l'humilité du Seigneur notre Dieu, qui s'est abaissé jusqu'à notre orgueil », il est mis en contact avec les réalités invisibles, il apprend à prier ; en un mot, il est imprégné de vie surnaturelle.

Une telle mère laisse sur l'âme de son enfant une forte empreinte chrétienne, que rien ne pourra effacer. D'ailleurs, passionnément et inlassablement, elle poursuit sa mission « d'enfanter le salut éternel de son fils », elle n'est découragée ni par l'influence pernicieuse du père et des mœurs païennes de l'époque, ni par les longs échecs de ses conseils méprisés. Elle s'efforce de remédier aux effervescences de l'adolescent, qui s'enlise dans un abîme de « fange profonde » et de ténèbres. Elle met tout en œuvre : démarches, relations et surtout prières, afin de ramener l'âme chère sur la voie qui conduit au Christ ; un jour, elle reçoit d'un évêque cette assurance : « Le fils de tant de larmes et de telles larmes ne saurait périr. »

On répète volontiers aujourd'hui que l'éducation est une œuvre d'amour ; Ste Monique nous fait ajouter : d'espérance et de foi.

II

L'ambition avait transporté Augustin d'Afrique à Rome, le mécontentement le poussa jusqu'à Milan.

A son arrivée, le jeune rhéteur va « faire visite à l'évêque Ambroise, connu de toute la terre comme une âme d'élite » et un « pieux serviteur » de Dieu : l'accueil est paternel. La bienveillance de l'évêque touche profondément le visiteur, qui devient un auditeur assidu de ses instructions publiques : un zèle éloquent y distribue au peuple de Dieu « la pure substance » de la parole de vérité. Augustin n'est d'abord avide que de beau langage, mais peu à peu, la « saine doctrine du salut » arrive jusqu'à son esprit, il commence à goûter la parole de Dieu.

Alors progressivement et presque à son insu, son âme se dégage de la nuit des faussess doctrines et de « la glu de la volupté ». La lecture des livres saints avidement poursuivie, lui révèle le secret de l'humilité : désormais il prie. Au « saint évêque Ambroise » il demande l'orientation de cette lecture divine, en même temps qu'il le met au courant de ses erreurs passées et de sa résolution présente de recevoir le baptême.

A Milan, la vie intense de la communauté chrétienne répond à la qualité de la doctrine du pasteur. La prière collective, volontiers chantée, donne une âme aux assemblées liturgiques. Augustin est soulevé par « ún grand élan de piété ». L'évêque, à la tête de son troupeau courageusement fidèle, lui apparaît comme une incarnation de « l'Eglise établie par Dieu pour le salut des hommes ». Tout naturellement, sur le nouvel enfant de cette Eglise, une telle expérience religieuse exerce une influence forte et durable.

III

Le rôle de sa mère et de S. Ambroise dans sa conversion, n'ont nullement empêché S. Augustin de discerner que le rôle essentiel avait appartenu à Dieu et ne pouvait appartenir qu'à lui. Son livre que nous appelons les *Confessions* a précisément pour but de proclamer, et même de faire toucher du doigt cette action transcendante de Dieu. La transformation radicale a été longue et complexe, mais en dépit de certaines apparences, c'était toujours Dieu qui dirigeait le cheminement de l'âme en quête de lumière et de bonheur : il a su utiliser le concours de Ste Monique et de S. Ambroise, ainsi que les moyens les plus divers, parfois les plus inadéquats aux yeux des hommes. Sa toute-puissance n'est-elle pas capable de tirer le bien même du mal ? Pour illustrer cette souveraine maîtrise de Dieu dans sa conversion, l'évêque d'Hippone adapte un texte d'Isaïe : « Courez ! C'est moi qui vous soutiendrai, qui vous conduirai jusqu'au bout, et je vous porterai là-bas. »

Il confesse non seulement que Dieu est l'auteur du bien qui se trouve en lui, spécialement de la foi qui invoque Dieu lui-même, mais encore qu'il est l'auteur des omissions de mal. Sa gratitude ne laisse échapper aucun des dons à lui impartis : Dieu les sème dans le cœur des hommes « pour y faire lever de merveilleuses moissons ». Aussi bien, ce Dieu invisible est-il fidèlement présent. Augustin sait qu'il est toujours en lui, avec lui, devant lui, même dans le temps où toute sa conduite tendait à s'en éloigner. Il clôt donc tout naturellement la description de l'œuvre divine en lui par cette invocation qui résume ses constatations personnelles : «Dieu unique et bon, jamais vous n'avez cessé de faire le bien ! »

* *

« Allons, Seigneur, agissez, éveillez-nous, rappelez-nous, embrasez-nous et ravissez-nous, enflammez-nous et charmez-nous ; aimons, courons !... Beaucoup s'approchent de vous et sont tout illuminés en recevant votre lumière... » Ainsi priait S. Augustin à la veille d'être baptisé. Reprenons les mêmes demandes pour rester fidèles à Dieu, et nous unir chaque jour davantage à N.-S., la lumière parfaite, l'amour qui nous attire. Ainsi soit-il.

NATIVITE DE LA SAINTE VIERGE
(8 septembre)

L'AURORE DE LA RÉDEMPTION

Mes frères,

De toutes les Notre-Dame de septembre, la la Nativité est assurément la première, en date et en solennité. Dans certaines contrées, elle a pris, en quelque sorte, le nom de ce mois : la « septembrèche » et partout, en France, quand on parle du 8 septembre, on sait qu'il s'agit de la Nativité, comme lorsqu'on parle du 15 août, on sait qu'on parle de l'Assomption.

Cette fête célèbre, en effet, un double anniversaire, bien cher à notre cœur : l'*anniversaire de notre Mère* et l'*anniversaire de notre salut*. La Nativité, c'est la commémoration de la naissance de la T. S. Vierge, et c'est en même temps la commémoration du début de la Rédemption. Nous arrêtant aujourd'hui à ces deux pensées, nous célébrerons cette fête dans l'esprit de l'Eglise : la liturgie va et vient continuellement à ces deux aspects de la Nativité pour que notre joie soit parfaite, parce que nous sentons par là que la naissance de cette enfant bénie c'est aussi la renaissance de l'humanité.

I. — *Anniversaire de notre Mère*

Comme le nom l'indique la Nativité célèbre d'abord la naissance de la T. S. Vierge, Mère de Dieu et notre Mère. Ecoutons les antiennes des Vêpres :

« C'est la nativité de la glorieuse Vierge Marie, de la race d'Abraham, de la tribu de Juda, de l'illustre famille de David...

« C'est aujourd'hui la Nativité de la Sainte Vierge Marie, dont la glorieuse vie honore toutes les Eglises...

« De cœur et d'âme chantons gloire au Christ dans cette fête sacrée de l'auguste Marie Mère de Dieu... Célébrons avec joie la naissance de la bienheureuse Marie... »

Toute naissance est une joie, une joie qui fait oublier à la mère, comme dit N.-S., toutes les souffrances qu'elle lui a coûtées. On en célèbre l'anniversaire dans la famille, plus hélas qu'on ne célèbre l'anniversaire du baptême, qui est pourtant aussi une naissance, la naissance de l'enfant de Dieu. A ce titre déjà l'anniversaire de Marie serait jour de fête. D'autant que pour elle c'est la venue au monde et de l'enfant des hommes et de l'enfant de Dieu. Elle est immaculée dès sa conception : « C'est la Nativité de la glorieuse Vierge Marie... »

Et quand il s'agit de personnages qui ont honoré l'humanité ou leur patrie, cette commémoration se prolonge bien au-delà de leur tombeau. A ce titre encore, l'anniversaire de Notre-Dame mérite que la terre le célèbre. Aucune créature n'est plus qu'elle la gloire de l'humanité. Par sa sainteté personnelle, par sa prédestination unique de Mère de Dieu, par ses relations que cette maternité divine lui crée avec les trois Personnes de la Sainte Trinité, elle a droit à l'admiration éternelle des hommes : « C'est aujourd'hui la Nativité de la Sainte Vierge dont *la glorieuse vie honore toutes les Eglises.* »

Mais cet anniversaire se fête encore avec plus d'élan, de joie, d'enthousiasme quand c'est celui de grands bienfaiteurs de l'humanité ou d'un pays. L'unanimité se fait au-dessur des divergences des esprits. Ici c'est le cœur qui est de la fête... Elle a ce caractère d'allégresse et de reconnaissance la Nativité de Notre-Dame. Ce n'est pas seulement le